

R

JEAN ROBUCHON

9  
18

"Avant l'oubli"

Les grandes heures

de

Georges Clemenceau



A.A

ÉDITIONS LUSSAUD FRÈRES  
FONTENAY-LE-COMTE



IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE  
200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 200  
SUR ALFA-MOUSSE  
DES PAPETERIES NAVARRE  
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE  
DONT 20 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE

33A

JEAN ROBUCHON

*"Avant l'oubli"*

Les grandes heures

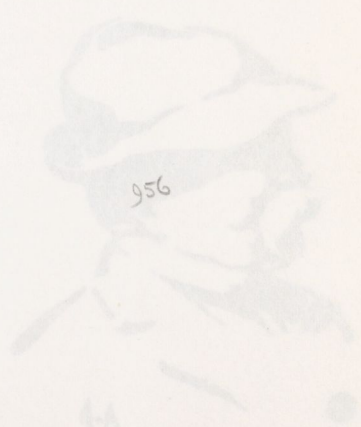
de

Georges Clemenceau

Les grandes heures

de

Georges Clemenceau



8° Lh 27  
89066

107

George Clemenceau  
Les grands heures  
de  
la grande guerre  
1914-1918

107

107  
5306

JEAN ROBUCHON

"Avant l'oubli"

Les grandes heures  
de  
Georges Clemenceau

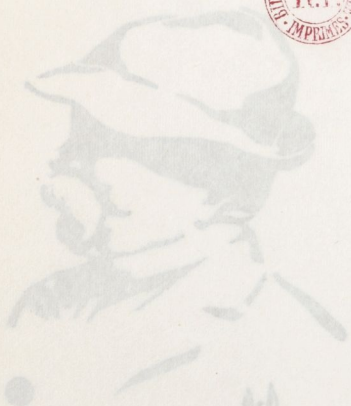


ÉDITIONS LUSSAUD FRÈRES  
FONTENAY-LE-COMTE

JEAN ROUCHON

"Avant l'oubli"

Les grandes heures  
de  
Georges Clemenceau



A-A

EDITION HENRI LAFONT  
MONTMARTRE - PARIS

A LA MÉMOIRE  
DE MES CAMARADES  
COMBATTANTS DES DEUX GUERRES  
MORTS POUR LA FRANCE

Il y a quelque temps que je me suis mis à lire les lettres de nos  
combattants des deux guerres. C'est un travail qui me tient  
à cœur. Les lettres de la Première Guerre et celles de la Seconde  
me montrent des hommes qui ont donné tout ce qu'ils ont eu  
pour la France. Ils ont souffert, ils ont combattu, ils ont  
mouru pour elle. Leur sacrifice est immense. Je pense souvent  
à eux et à ce qu'ils ont fait pour nous. Leur mémoire est  
à jamais gravée dans notre cœur.

Le jour leur est consacré par nos fêtes nationales. Mais  
il faut aussi leur rendre hommage tous les jours. C'est  
à nous de continuer leur œuvre. C'est à nous de faire  
de la France un pays plus juste, plus libre, plus prospère.  
C'est à nous de leur rendre gloire et honneur. C'est à nous  
de leur succéder. Leur exemple est notre guide. Leur  
courage est notre force. Leur sacrifice est notre fierté.

Quelques-uns ont été tués. D'autres ont été blessés. Mais  
leur esprit est toujours avec nous. Leur amour de la France  
est toujours avec nous. Leur sacrifice est toujours avec nous.  
C'est à nous de leur rendre gloire et honneur. C'est à nous  
de leur succéder. Leur exemple est notre guide. Leur  
courage est notre force. Leur sacrifice est notre fierté.

Demain, lorsque de nuit, je me couche dans mon lit,  
je pense à eux. Je pense à ce qu'ils ont fait pour nous.  
Je pense à ce que nous devons à leur sacrifice. Je pense  
à ce que nous devons à la France. Je pense à ce que nous  
devenons à leur exemple. Je pense à ce que nous devenons  
à leur courage. Je pense à ce que nous devenons à leur  
sacrifice. Je pense à ce que nous devenons à leur amour  
de la France.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

## AVANT-PROPOS

*LE prétexte de ce petit livre est né d'un fait divers, bien mince en soi, et que, cependant, je crois devoir rapporter.*

*Une « veille de 11 Novembre » (y a-t-il deux ans... ou trois ?) une émission de la radio nous avait offert un curieux reportage. On avait interrogé, dans la journée, une dizaine de jeunes gens ou jeunes filles, au hasard des rencontres, en leur posant cette simple question : « que pouvait évoquer, pour eux, cet « anniversaire » que l'on allait célébrer le lendemain ? » Les réponses avaient été déconcertantes, révélant, à deux exceptions près, une ignorance aussi inattendue qu'in vraisemblable.*

*Ce jour férié national ne suscitait, chez les interpellés, que des réminiscences très vagues et si, non sans effort, on obtenait une indication : « l'Armistice », il s'avérait que les noms de ceux qui avaient été associés à l'événement étaient totalement oubliés. Devant quelques amis, qui en exprimaient leur surprise attristée, j'eus alors l'occasion de rappeler quelques traits de cette grande figure que fut Georges CLEMENCEAU, tout simplement parce que j'avais eu la joie et l'honneur de l'approcher dans sa retraite.*

*Quelqu'un me dit : Pourquoi ne pas écrire cela ? Le projet était séduisant, il a pris corps et en voici le résultat. A la vérité l'idée première a été largement dépassée puisqu'elle s'est muée en un essai de biographie.*

*Devant l'ampleur du sujet, je fus parfois tenté de renoncer en me disant : à quoi bon ? on a déjà tant écrit sur*

le vieux « Tigre »... ses contemporains d'abord : Georges LECOMTE, Gustave GEFFROY, POINSOT, DUBLY, TALVART... un peu plus tard : MORDACQ, Jean MARTET, René BENJAMIN... et plus près de nous encore : Jean RATINAUD, Georges WORMSER, Pierre DOMINIQUE.

Pouvais-je avoir la prétention de sortir quelque chose de nouveau ? La vérité, Monsieur Wormser me le disait lui-même, c'est qu'une biographie complète de Georges Clemenceau reste à faire et pour un auteur consciencieux, elle devrait comporter plusieurs volumes.

Ce n'était pas mon propos et je laisse à d'autres une tâche qui serait sans doute passionnante, mais dont la seule idée donne un peu le vertige... Mon but fut plus modeste et peut être précisé en quelques mots : le CLEMENCEAU que l'on trouvera dans les pages qui suivent, c'est un Clemenceau vu, tout à la fois, par un vendéen, et par un ancien combattant. J'ai pensé que, sous ce double aspect, il y avait peut-être quelque chose à dire, en soulignant les liens si solides qui l'attachaient à son pays d'origine, et en tentant aussi de lui restituer cette auréole de gloire qu'il conserve dans le souvenir des survivants de la Grande Guerre.

Ces pages, j'ai commencé à les écrire dans le calme et la sereine évocation de notre pays de Vendée, mais je les ai terminées... hors de moi-même, et j'en fais l'aveu. On est pris par son sujet, et puis, le combattant de 18 n'a pu oublier qu'il fut aussi celui de 40. Après l'enthousiasme, l'humiliation, et en se penchant sur l'histoire de 20 années, il est permis de se demander comment on en est arrivé là. On est alors porté à renverser de vaines idoles, et à restituer à d'autres disparus leur véritable rôle, leur grandeur, en secouant le linceul d'ingratitude dans lequel on a voulu les ensevelir.

On regrette alors que « Grandeurs et misères d'une Victoire », ce livre admirable, qui se penche sur les années écoulées, de 19 à 29, n'ait pas eu, sous la plume d'un historien courageux, un complément qui aurait pris pour thème la

décennie qui suivit, en en soulignant les erreurs, les illusions, les démissions qui nous conduirent à l'affreux drame de 40.

Si donc mes propos témoignent de quelque amertume quant à cette période décevante de « l'entre-deux-guerres », et et s'ils peuvent susciter la désapprobation de certains, qu'on veuille bien pardonner à un « ancien » qui n'a songé qu'à vider son cœur.

\*  
\* \*

Pour camper le « Tigre », je l'ai cité lui-même, très souvent, dans ses écrits, et surtout dans ses discours, parfois même dans ses boutades. Sa propre expression permet de mieux comprendre, me semble-t-il, l'unité de son action, en dépit d'apparentes contradictions.

D'ailleurs, écrivait Jean MARTET : « Il a toujours aimé s'extérioriser par la parole, la parole ayant l'air parfois de le guider, de forcer sa pensée », et c'est pourquoi cette méthode m'est apparue la plus sûre.

« Apparentes contradictions » ? Mais oui, résultant simplement de son opposition fréquente avec ceux qui le croyaient « de leur parti », alors que Clemenceau ne fut jamais « partisan », encore moins sectaire, et qu'il demeurait « lui-même », tout simplement, avec une saine horreur de la démagogie.

Je n'ai pas tenté un panégyrique ; vivant, il eut été le premier à en rire. L'homme n'était pas sans défauts, et il le savait bien, mais je ne pouvais pour autant me garder d'exprimer un profond sentiment d'admiration. Les qualités par lui mises au service de la France ont effacé toutes ses faiblesses.

Fallait-il, une fois encore, rassembler ces lambeaux d'histoire ? Était-ce utile ? On peut poser la question puisque Paul VALÉRY a écrit cet affreux paradoxe : « l'histoire, dit-il, est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré... Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs... »

Allons donc... l'Histoire n'est pas un ferment de destruction, mais c'est au contraire son ignorance qui fait se résorber et s'éteindre l'idée de Patrie. La connaissance de tout ce que les ancêtres ont vécu, fêté, souffert ensemble, des bons comme des mauvais jours, est seule capable d'aboutir à cette union des cerveaux et des cœurs, dénominateur commun de tous les membres d'une même nation.

Je ne prétends pas que ce modeste essai puisse beaucoup contribuer à un tel résultat, mais s'il aide simplement, « avant l'oubli », à rafraîchir, à réveiller de grands souvenirs, l'auteur en sera suffisamment récompensé.

J. R.

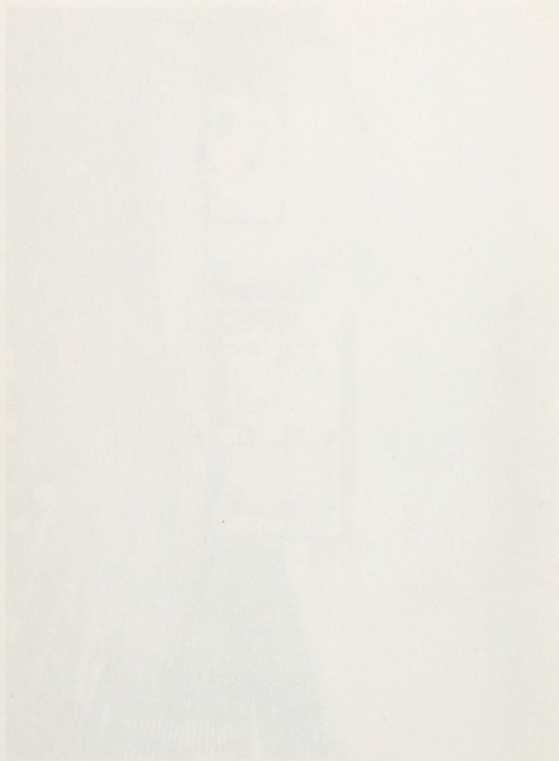
Les ouvrages du général MORDACQ, de Jean MARTET et de Georges WORMSER ont été parmi ceux les plus souvent consultés, mais l'auteur doit aussi témoigner sa reconnaissance à Madame BOILOT, conservatrice des Archives du Musée Clemenceau, et à M. Albert BOULIN, qui entretiennent si fidèlement le culte du souvenir...



Photo Simonneau

Le manoir du Colombier, aujourd'hui simple ferme.





## I

### ENFANCE... JEUNESSE... ET PREMIÈRES ARMES...

**M**OUILLERON-EN-PAREDS, modeste village du Bocage Vendéen, dont les maisons sont sagement groupées autour de son clocher carré, court et trapu. Un bourg paisible et, de nos jours encore, silencieux, à peine effleuré par une route nationale qui n'est qu'une rocade du haut pays.

Autour, des fermes disséminées, isolées, auxquelles on accède par les chemins creux, bordés de haies.

Le pays est dominé par une crête rocheuse, granitique, que couronnaient jadis sept ou huit moulins, dont les tours ruinées, se voient encore. De là, une vue immense, sur un vaste moutonnement de verdure, un horizon calme et reposant.

Pays de gens rudes, silencieux, souvent méfiants à l'égard de l'étranger, et contrastant singulièrement avec ceux de la Plaine, et surtout du Marais Poitevin, plus ouverts et s'extériorisant volontiers.

Le « Bocain » est dur, courageux, loyal, d'une volonté farouche. C'est parmi ses fils que se recrutèrent les héros légendaires de la « Tranchée des Baïonnettes »...

Pays de foi robuste aussi, dans l'ensemble très catholique, mais avec quelques « îlots » protestants, aussi résistants et fermes dans leurs convictions, et tous faisant, ensemble, quand même bon ménage.

C'est parmi ces « Réformés » que l'on pouvait classer François Gautreau, bourgeois campagnard, qui fut maire de



Mouilleron pendant deux ans, de 1832 à 1834, sans doute à la faveur des journées de Juillet, mais qui rendit bientôt son écharpe à Mosnay, son prédécesseur.

Et c'est ce même Mosnay qui reçut, le 28 novembre 1841, l'acte de naissance de Georges Clemenceau, second enfant de Sophie Emma Gautreau, et du docteur Benjamin Clemenceau<sup>(1)</sup>.

Le docteur Clemenceau n'était pas du Bocage, mais de si près... et tellement vendéen quand même.

Voyons un peu cette généalogie curieuse, encore que notre personnage n'y attachait lui-même que peu d'intérêt.

Trois lignes pour rappeler que Jehan Clemenceau, maître imprimeur à Mareuil-sur-Lay, au XV<sup>e</sup> s., eut deux fils, dont l'un fut vicaire général de Luçon, tandis que l'autre, François, devait faire souche des *Clemenceau de la Serrie*, et des *Clemenceau du Colombier*. Ce sont ces derniers dont nous suivrons la descendance.

Né en 1709, Pierre, Benjamin Clemenceau est avocat au Parlement, mais son fils, Pierre, Paul, né en 1749, sera médecin, et cette vocation sera désormais de tradition dans la famille.

Pierre-Paul sera aussi maire de Mouchamps, pendant la Révolution. Rappelons que c'est dans cette commune que se situe la modeste propriété du Colombier, à laquelle tous les descendants resteront sentimentalement attachés. Le « Colombier » : aujourd'hui simple ferme, mais qui ne manque pas d'allure avec son corps de logis flanqué de deux tourelles à machicoulis. C'est qu'au XVI<sup>e</sup> siècle le pays n'était pas sûr...

Pierre-Paul, qui sera également sous-préfet de Montaigu, s'est par la suite rallié à l'Empire. Membre du Corps Législatif,

---

(1) Les « Clemenceau » sont encore nombreux en Vendée. On les trouvent dans les « trois pays » (Bocage, Plaine et Marais), plus groupés sur la côte, notamment dans la baie de l'Aiguillon.

il a assisté en cette qualité au mariage de Napoléon et de Marie-Louise.

Son fils, Paul Jules Benjamin Clemenceau, né en 1777, médecin, bien entendu, épouse Marie Joubert, et c'est cette dernière qui lui apportera « l'Aubraie », château de fière allure, situé à l'orée du Bocage, près de Sainte-Hermine. « Le Tigre » aimait à préciser que ce domaine, qui avait appartenu aux Marsillac, « n'était pas un bien national », c'est-à-dire qu'il avait été légitimement acquis <sup>(1)</sup>.

Paul Jules Benjamin eut à son tour deux fils : Benjamin, médecin, comme son père, et Paul. Et déjà peuvent être observées l'indépendance et l'originalité de tous les membres de cette famille.

Benjamin, dès sa jeunesse, s'est imprégné des principes révolutionnaires. Son frère fréquentait les châteaux... « *si différenciés étaient les deux frères (nous dit Geoffroy) que si un visiteur venait demander au père de voir son fils, on lui répondait : « Lequel ? le marquis ou le sans-culotte ? »...*

Boutade bien sûr, car il faut bien dire que chez tous les Clemenceau, il y a une certaine fierté aristocratique (dans le meilleur sens du terme...) On a simplement conscience d'être au-dessus du vulgaire et cela se traduit par une autorité affirmée, un peu despotique, un certain mépris des hommes, surtout de ceux qui pèchent par défaut de caractère.

Bien entendu, on n'attache aucun intérêt au blason attribué par Louis XIII à l'ancêtre, ce Clemenceau médecin à Nantes et auquel on avait décerné, en 1623, de curieuses armes parlantes : « *coupé au un de gueules, à une clé d'argent, au deux d'argent à un sceau de gueules...* ». On sait que cela n'implique pas l'annoblissement et jamais, à notre connaissance, les descendants n'en useront. Mais c'est tout de même la vieille bourgeoisie, à caractère entier, et fort indépendante.

---

(1) Le château de l'Aubraie est aujourd'hui la propriété de Georges Clemenceau, petit-fils du Tigre.

Et puis, on est vendéen, on aime profondément cette terre farouche. Il ne leur déplait pas d'être propriétaires du petit manoir du *Colombier*, puis du sévère château de *l'Aubraie*, avec ses tours et ses douves.

Si l'insurrection de 93 les a trouvés dans le camp opposé, le Tigre ne manquera pas de dire combien il respecte et comprend ces rudes combattants du Bocage, se faisant tuer pour un idéal : « et pour défendre cet idéal, ajoutait-il, il y a quelque chose de buté, de borné, de sauvage, qui me plaît », ajoutant encore : « quand ces gens-là ont compris ce qu'était la Patrie, on a vu ce qu'ils étaient capables de faire, il y a pas eu de meilleurs combattants ».

\*  
\*  
\*

Buté, lui aussi, Paul, Jules Clemenceau, et il paraît qu'il prit fort mal l'intention exprimée par son fils Benjamin d'épouser Sophie Emma Gautreau, de Mouilleron-en-Pareds, qu'il avait rencontrée chez des amis communs, près de *l'Aubraie*. Pourquoi cette hostilité qui devait persister encore plusieurs années après un mariage contracté contre son gré ? Ne cherchons pas.

De Sophie Gautreau, on connaît plusieurs portraits (peintures, médailles ou photos) que dans sa biographie du Tigre, Geffroy s'est plu à reproduire, portraits qui tous révèlent beaucoup de charme et une infinie douceur, contrastant singulièrement avec ceux de Benjamin, son époux. Celui-ci, visage austère, un peu guindé, qui devait rarement sourire, portant le collier de barbe républicain, alors en honneur.

Georges l'adoptera ce collier, mais seulement jusqu'à l'âge de 24 ou 25 ans, pour ne plus conserver ensuite que ses célèbres moustaches... les moustaches du Tigre !

L'harmonie ne régnait donc pas à *l'Aubraie*, et « Madame Benjamin », mettra au monde ses deux premiers enfants, Emma et Georges, à Mouilleron, chez ses parents.

La « maison Gautreau » ? Sans aucune prétention, très modeste même ; façade sombre, mais s'ouvrant par contre largement sur le jardin. On peut y voir, à l'étage, la chambre où le petit Georges vit le jour, une vaste pièce, qui, peut-être, au siècle dernier, en faisait deux, en ménageant une alcôve. C'est dans ce jardinet que l'enfant fit ses premiers pas. Il restera attaché à cette demeure <sup>(1)</sup> et y reviendra souvent, en pèlerinage.

Cependant le Docteur Benjamin Clemenceau a ouvert un cabinet à Nantes, rue du Calvaire, ce qui ne l'empêche pas de revenir faire des séjours prolongés à l'Aubraie, avant de s'y fixer définitivement, lorsqu'il aura abandonné la médecine. Il y vivra désormais dans une solitude ombrageuse. Geffroy, qui l'a souvent approché au cours des dernières années de sa vie (Benjamin Clemenceau s'est éteint à 87 ans, en 1897) en brosse pourtant un portrait bienveillant, soulignant tout à la fois sa « timidité farouche », mais aussi l'accueil cordial qu'il réservait aux amis de son fils, sa politesse raffinée, son « don d'observation désabusée »... celui d'un solitaire qui souffrait de « l'écart entre la réalité et l'idéal... »

N'est-ce pas un peu ce dernier sentiment qu'exprimera à son tour, « le Tigre », dans ses rares moments d'épanchement, au soir de sa vie ?

La profession du Docteur ne l'empêche pas de parfaire sa culture, vaste assurément, et touchant même aux arts, à la peinture, à la musique.

A Nantes, c'est l'époque du fameux Cabinet de Lecture tenu par « le père Plançon », à l'angle de la Place Graslin et de la rue Jean-Jacques Rousseau. Là, se réunissent les bourgeois libéraux, en plein accord pour discuter des idées nouvelles, les événements de 1830, puis ceux de 1848, avec un arrière-goût, un peu de nostalgie de la Révolution, la « grande »...

---

(1) Aujourd'hui à destination de boulangerie.

Songez qu'on en était encore assez proche, puisque fréquentait là un vieux Monsieur qui « avait connu Marat » ! Et puis, de la fenêtre, on pouvait voir passer, faisant sa promenade du soir, le Général Cambronne !

Ceux-là, le petit Georges n'a pu les connaître, mais il en entendait parler, d'eux et de bien d'autres, puisque son grand-père conservait à l'Aubraie, les portraits de Robespierre, Saint-Just, et « autres phénomènes », comme il dira plus tard, beaucoup plus tard...

Dans l'intelligence très vive, très éveillée du gamin venant retrouver son père, au milieu de ces gens qui, de bonne foi, voulaient refaire le monde et instaurer la liberté, cette impregnation du premier âge ne s'effacera jamais.

Il admirait son père, sans réserves, et l'on sait qu'il voulut reposer dans la mort auprès de lui, et de lui seul. Ce fut son premier maître et son éducateur. J'ai noté cette jolie image (dont l'auteur m'échappe) : « la vivacité des premières impressions est incomparable ; c'est l'histoire des terres nouvellement défrichées, dont la première récolte est la plus forte... »

Le Docteur Benjamin Clemenceau était républicain sous la monarchie de Juillet, puis sous l'Empire. Georges adoptera ses idées et suivra cette voie, sans dévier jamais. Il conservait comme une relique précieuse la minute de la « Proclamation du Gouvernement Provisoire » de 1848, sans doute donnée à son père par l'un des frères Arago, avec lesquels on entretenait des relations d'amitié.

\* \* \*

La maman d'abord, puis le papa médecin, furent donc les premiers maîtres de Georges. Il sera ensuite placé à la pension Montfort, avant d'être admis au Lycée qui porte aujourd'hui son nom.

Fut-il bon élève ? Lui-même « s'en défendait », si j'ose dire... Mais on a conservé le palmarès de cette pension pour l'année 1852. L'enfant qui est alors dans sa onzième année, est dix fois

nommé, notamment pour les prix de grec et de latin. Comme on le voit, les études classiques commençaient de bonne heure !

Indiscipliné ? C'est vraisemblable, car toute sa vie sera dominée par un caractère anti-conformiste ! Au Lycée, il ne cherchera guère à récolter les lauriers. La tradition familiale (rapportée par Geffroy) veut qu'à l'occasion de certaine distribution des prix, il ait choisi, dans la bibliothèque parternelle quelques ouvrages, des mieux reliés, pour « faire ensuite la rue Crébillon », laissant supposer qu'il s'agissait de récompenses à lui décernées... Espièglerie de potache qui, sans doute, ne fut pas goûtée par le sévère docteur...

Nul doute cependant que le défaut d'assiduité, conséquence d'une curiosité toujours en éveil, n'ait été compensé par des efforts fournis en temps voulu, les veilles d'examens ou de concours. D'une intelligence très vive, servie par une mémoire prodigieuse, le jeune étudiant savait « arriver à point » et sut franchir toutes les étapes d'une vaste culture, qu'il aimait encore parfaire en son extrême vieillesse.

Au cours de cette adolescence, un premier incident n'a pas manqué de l'émouvoir. En 1851, au lendemain du Coup d'État, le Docteur Benjamin Clemenceau, considéré comme suspect, est interné à Nantes, pendant quelques jours. Cela ne fut pas grave, mais sept ans plus tard, à la suite de l'attentat d'Orsini, (14 janvier 1858) la police lance un vaste coup de filet, dont sont victimes, pour simple « délit d'opinion », des gens fort paisibles et peu enclins à fomenter le désordre.

Le Docteur Clemenceau est, derechef, arrêté et doit être déporté outre-mer. Scène douloureuse que celle des adieux, et que le fils rapportera plus tard :

— « Père, je te vengerai.

— « Si tu veux me venger, travaille... »

Cependant, grâce à certaines interventions, le prisonnier est libéré, à Marseille, à la veille de son embarquement. Il regagne Nantes, on devine son état d'esprit et aussi celui de son fils, à

l'égard du Gouvernement Impérial ? « Mon père m'a fait républicain », dira Georges à la fin de sa vie.

Etudes classiques terminées, le jeune homme n'a pas une hésitation, il suivra la vocation familiale, et commence à Nantes, en 1859, sa médecine. Mais tous les étés, toutes les vacances le voient à l'Aubraie, où il poursuit, parallèlement, son éducation campagnarde, car il aime profondément cette Vendée, qu'il parcourt, soit en voiture, soit à cheval, en satisfaisant aussi sa grande passion, la chasse.

Cependant ses études médicales ne peuvent connaître qu'à Paris leur couronnement. Il part pour la capitale en l'année 1861. Etudes fort sérieuses, n'en doutons pas, car sa conscience, sa probité intellectuelle lui font un devoir d'apprendre. Son labeur sera facilité, éclairé, par cette « joie de connaître » qui l'animera toujours.

Bien sûr, il n'en oublie pas pour autant la « politique » dont le démon l'a déjà singulièrement mordu et dans cette orientation que l'hérédité paternelle a fixée, une fois pour toutes.

Il loge au Quartier Latin, rue de l'Estrapade, près du Panthéon, et, tout de suite, entre en relations avec ceux de sa génération qu'il sent imprégnés des mêmes sentiments : Jules Méline (qui, plus tard, présidera un Gouvernement fort modéré...), Emile Zola (qui, lui, ne variera guère). Gustave Jourdan, plus âgé, aura sur lui une influence certaine.

Qui pourrait freiner la fougue républicaine de ces jeunes gens de 20 ans ! On fonde un hebdomadaire, « *le Travail* », où l'on se propose de dire son fait au Gouvernement... :

« Qu'on le sache bien, nous sommes forts parce que nous combattons pour notre idée... »

Et quelques semaines plus tard, cet hommage, tout à fait hors de saison :

« Honneur à vous Conventionnels... »

C'était le 8<sup>e</sup> numéro du journal (22 février 1862) et ce sera le dernier, car vraiment, c'est jouer imprudemment avec la police impériale ! Comme on en a profité pour organiser une manifestation qui doit se dérouler à la Bastille, le 24 février, le jeune étudiant est conduit à Mazas. Le 11 avril, il se voit condamner à un mois de prison pour « provocation non suivie d'effet, à un attroupement armé ».

À cette époque, le temps de « prévention » n'entre pas en compte, et Georges Clemenceau pourra méditer pendant deux mois et demi, derrière les barreaux de la sinistre maison, sur l'opportunité de tempérer ses ardeurs juvéniles.

Las... ! Loin de se calmer il s'exalte, et d'autant plus que cette détention lui a permis d'approcher l'indomptable *Blanqui*, le vieux révolutionnaire, l'éternel prisonnier, dont l'excitation farouche n'était pas de nature à ralentir le besoin d'action de ses 20 ans...

Libéré le 12 mai, il n'est d'ailleurs nullement blâmé par le solitaire de l'Aubraie, auprès duquel il va passer quelques jours.

De retour à Paris, il fonde avec *Andrieux*, un gamin de son âge (mais qui sera plus tard Préfet de Police) un nouveau journal « le *Matin* » (rien de commun avec le grand quotidien qui fera plus tard la carrière que l'on sait...) — Deux mois d'existence et cette publication sera, à son tour, saisie, comme il fallait s'y attendre.

Tout cela coûte cher. Les subsides paternels y passent en grande partie. La vie de Georges ne diffère guère de celle des héros de Murger ; elle est déraisonnable, mais combien enthousiaste !

Il faut pourtant songer à des choses plus sérieuses, à son avenir, et il termine sagement ses études. Interne « provisoire », à la Pitié, il aura pour examinateur *Charles Robin*, professeur d'anatomie à la Faculté de Paris (plus tard sénateur...) C'est sous sa direction qu'il écrit, et publie, en 1865, sa thèse sur « *la Génération des éléments anatomiques* ».

Positiviste, matérialiste, évolutionniste, il y expose une théorie (depuis lors bien abandonnée) mais qui n'est, somme



toute, que l'embryon de l'ouvrage qu'il écrira 60 ans plus tard... « *Au soir de la Pensée* ».

Son diplôme paraphé, il semble que le retour à l'Aubraie soit chose inéluctable, depuis longtemps prévue. Médecin de campagne, il sera le nouveau maillon, tout simple, ajouté à la lignée Clemenciste. — Et cependant la Providence en a décidé autrement...

Tout d'abord, rien ne presse. Avide de savoir ce qui se passe « ailleurs », il fait, en cette même année 65, un premier séjour en Angleterre et se perfectionne dans une langue qu'il possédera désormais à fond et lui facilitera tant de choses...

Là, il connaît *Stuart-Mill*, et celui-ci venant de publier un nouvel ouvrage : « *Auguste Comte et le Positivisme* », Georges Clemenceau en entreprend la traduction qui sera éditée, à Paris, deux ou trois ans plus tard.

Mais un autre grand désir l'anime. Il pressent que la démocratie va, chez nous, avoir enfin son heure. La jeune république américaine lui paraît, à cet égard pleine de séductions et de promesses.

Avec l'assentiment de son père, il s'embarque pour les États-Unis, sans se douter qu'il va faire là-bas un séjour de près de quatre ans.

Certes l'époque était choisie, voire exaltante. Deux mois auparavant le Président Lincoln avait été assassiné et le jeune docteur assiste à la campagne électorale qui oppose déjà, selon la tradition, républicains et démocrates.

S'il est choqué par la « ségrégation », il n'en est pas moins vivement frappé par l'intérêt que chacun porte à la chose publique. De là-bas, il adresse au journal *le Temps* des relations très vivantes de son voyage et des observations par lui notées, tant dans les pays « Yankee », que dans les États du Sud. Il eut alors l'occasion de rencontrer *Dickens*, en tournée de conférences, et l'on peut supposer qu'il a été conquis par celui qui professait une tendresse si émouvante pour les humbles et les déshérités.

Mais une autre séduction, d'un tout autre genre, le retient là-bas...

Cette absence prolongée commence à inquiéter la famille Clemenceau. On laisse entendre à Georges que, s'il ne rentre pas, la source des subsides paternels pourrait bien tarir...

Le jeune docteur, ne peut se résoudre à quitter si vite un pays dont les possibilités, les institutions le passionnent, et à reprendre le bateau. Mais il faut vivre, et Georges Clemenceau va tout simplement donner des leçons de littérature française, et ... d'équitation, dans un collège de jeunes filles, à Stanford (Connecticut) <sup>(1)</sup>.

C'est là qu'il fait la connaissance de Miss Mary Plumer, orpheline et nièce d'un pasteur. L'inclination est réciproque et, bien vite, on songe au mariage. Cela n'ira pas sans difficultés...

« Union purement civile », a décidé Georges, ferme dans ses principes, et le pasteur jette les hauts cris ! Quant au solitaire de l'Aubraie, ce projet inattendu, sans rapport avec les vieilles traditions familiales, ne lui plaît en aucune façon.

Bah ! un rapide voyage en France, par le premier paquebot pour arracher le consentement paternel. Retour... par le bateau suivant. Quelques larmes de la jeune fille pour attendrir le vieux pasteur et c'est ainsi que Georges Clemenceau, 28 ans, épouse Mary Plumer, 19 ans, à Springfield (Massachusetts) le 24 juin 1869.

Peu après, le jeune couple part pour la France, dans l'euphorie de la lune de miel et d'un magnifique été.

Assagi, semble-t-il, Georges s'installe à l'Aubraie, en oubliant pour un temps la politique. Il faudra un coup de tonnerre pour le relancer dans l'action et orienter sa vie dans un sens bien différent de ce qu'elle devait être. Fantaisie du Destin.

---

(1) Son enseignement dans ce Collège, son esprit primesautier, son caractère vif, direct et simple, ont été rapportés de façon charmante, par une de ses anciennes élèves, Miss Walton, dans une lettre que son fils, Michel Clemenceau, avait conservée, et que M. VORMSER a reproduite dans son ouvrage « *La République de Clemenceau* ».

## II

### MAIRE DE MONTMARTRE

Voici donc Georges Clemenceau, médecin de campagne, dans ce pays vendéen auquel l'attachent, non seulement les traditions familiales, mais aussi ses goûts profonds.

Après de longs détours, après bien des traverses, il reviendra y chercher la paix de la retraite et y fixer sa dernière demeure.

Pour l'instant, il lui suffit de parcourir à cheval les « chemins creux » du Bocage pour porter ses soins à ces rudes paysans, dont il ne partage cependant pas les convictions, mais qu'il estime et qui le lui rendent bien.

Les « anciens » montraient encore, non sans fierté, pendant la Grande Guerre, la boucle de fer fixée à l'entrée des fermes, à laquelle le jeune docteur attachait sa monture.

69... 70, des mois s'écoulaient ainsi dans la sérénité d'un jeune foyer heureux. En juillet, la France est secouée par le fameux incident de la « dépêche d'Ems », ce piège dans lequel va donner, tête baissée, sinon allégrement, le Gouvernement Impérial. C'est la guerre, qui plonge le pays dans une émotion enthousiaste, d'abord, mais bientôt marquée d'une cruelle désillusion.

A la nouvelle de nos premiers revers, Georges Clemenceau ne tient plus en place et accourt à Paris, aux derniers jours d'Août, après avoir laissé sa jeune femme aux soins de ses proches.

Il trouve la capitale plongée dans la stupeur. Une excessive

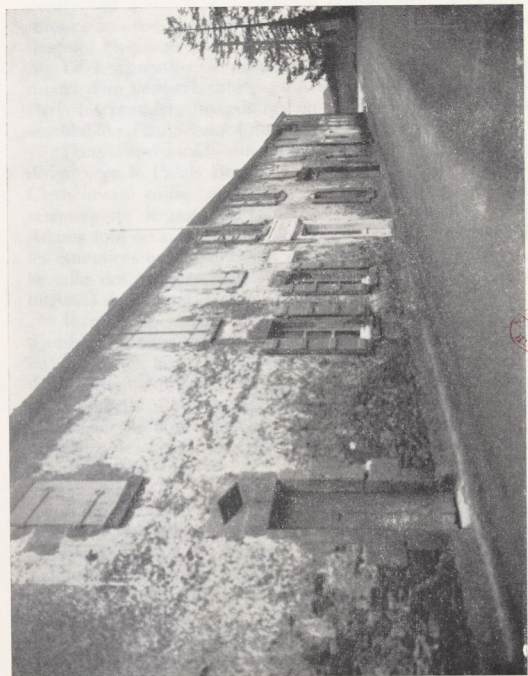
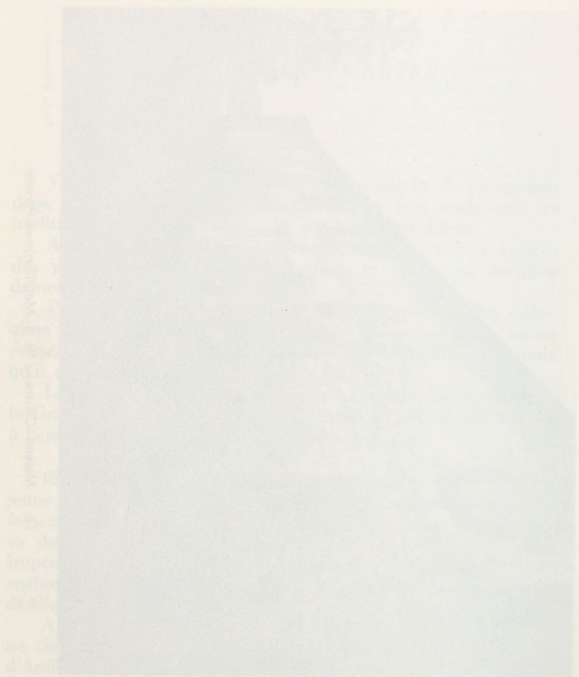


Photo Simoneau

La « Maison Gautreau à Mouilleron-en-Pareds.





Il trouve le monde plongé dans le sommeil. Une nouvelle

confiance dans les chefs, dans leur armée, a fait place au désarroi et à la colère. Reprenant contact avec ses camarades, tous ceux avec lesquels il a déjà soutenu d'âpres combats, il descend chez son ami Lafont.

Le 4 septembre se propagent et s'enflent les premières rumeurs d'un désastre subi par l'Armée à Sedan. Puis arrivent à Paris les premiers fuyards et l'on apprend ce fait quasi invraisemblable : l'Empereur lui-même est prisonnier.

Dans l'après-midi du même jour, la foule, d'instinct se dirige vers le Palais Bourbon où siège l'Assemblée Nationale, Clemenceau coiffe, nous dit-on, le képi de garde national, retrouve sur le pont de la Concorde, son vieil ami, Edmond Adams (qui sera, dans quelques jours, préfet de police...) Il suit les émeutiers qui envahissent non seulement les tribunes, mais la salle des séances et, pour la première fois il s'assoit (en intrus...) dans l'une des travées de gauche...

Il n'a pas encore 29 ans, il est bouillant d'ardeur et d'ambition certes, mais il est tout de même douteux qu'il ait eu, ce jour-là, la prescience du triomphe qui lui serait réservé, dans cette même enceinte, 50 ans plus tard !

Gambetta à la tribune, de son verbe enflammé, exhorte au calme cet auditoire insolite, peine perdue. Sous la pression populaire, les Ministres s'esquivent et la déchéance de l'Empire est proclamée.

A la même heure, à l'Hôtel de Ville, Etienne *Arago* est, dans des conditions analogues, « acclamé » Maire de Paris. Celui-ci, Georges Clemenceau le connaît, car il l'avait déjà rencontré lors de son premier séjour dans la capitale. C'est le médecin de Mouillon-en-Pareds, qui lui avait recommandé son jeune ami.

Arago sait qu'il peut faire fond sur cet enthousiaste, depuis longtemps acquis aux idées républicaines, et le retrouvant, il l'expédie tout simplement, en compagnie de *Floquet*, au Palais du Luxembourg, pour « convaincre » les sénateurs et les amener à s'effacer. Résultat rapidement obtenu...

En récompense, trois jours plus tard. Georges Clemenceau est, à son tour, nommé par Arago, *Maire de Montmartre*, à titre provisoire bien entendu, et en attendant des élections régulières. Ce n'est pas une sinécure. *Montmartre* est déjà... ce qu'il sera toujours, un quartier dont la population est d'esprit frondeur, indiscipliné, le quartier de Gavroche, celui de la gouaille, de l'anti-conformisme, du courage aussi...

De suite le jeune maire prend son rôle très au sérieux. Celui qui proclamera plus tard, lorsqu'il sera porté à la tête du Gouvernement dans les circonstances les plus critiques : « *Je fais la Guerre...* », se refusera, en dépit des récentes défaites, à admettre que la France puisse être vaincue. En témoigne cette affiche qu'il fait apposer sur les murs du quartier :

MAIRIE DU 18<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT

*Citoyens,*

*« La France doit-elle s'abîmer et disparaître ou reprendre son ancien rang, à l'avant-garde des peuples ?*

*« Cette question se pose aujourd'hui et c'est à vous qu'il appartient de la résoudre.*

*« L'ennemi est aux portes de la cité. Le jour n'est pas loin peut-être où nos poitrines seront le dernier rempart de la Patrie.*

*« Chacun connaît son devoir.*

*« Nous sommes les enfants de la Révolution.*

*« Inspirons-nous de l'exemple de nos pères de 1792, et comme eux nous vaincrons.*

*« Vive la France,*

*« Vive la République. »*

Paris, le 23 septembre 1870

*les adjoints :*

J.-A. LAFONT

A. SIMONNOT

*le maire :*

G. CLEMENCEAU

Proclamation un peu naïve sans doute... 1792... Valmy. Les troupes de Bismarck ne sont pas celles de Brunswick, mais une telle appréciation est facile à formuler avec le recul du temps. N'oublions pas que notre Armée conservait encore dans ses drapeaux les souvenirs de Crimée, d'Italie, que l'armée de Metz était intacte, que Paris était une place forte... qu'enfin on peut, on doit toujours espérer le redressement d'une situation fâcheuse. Rappelons-nous « la Marne »...

Clemenceau organise et instruit les défenseurs, dans la limite de ses attributions bien sûr : cette fameuse Garde Nationale, plus tard si raillée parce qu'elle s'est peu battue... peut-être parce qu'on ne lui a pas permis de se battre.

Comme il a conservé une admiration juvénile pour Blanqui, ce vieux vétéran des geôles impériales, il le fait nommer commandant du 169<sup>e</sup> bataillon, sans prendre garde que ce « libertaire » impénitent, est beaucoup plus préoccupé de politique que de défense nationale...

C'est à cette époque qu'il connaît Louise Michel, jeune institutrice, passionnée d'action et de dévouement, mais qui finira dans le mouvement anarchiste, après avoir été déportée en Nouvelle-Calédonie.

Déjà en effet, les extrémistes s'agitent et tentent de déborder les hommes d'action... et d'ordre, parmi lesquels, ce jeune maire de 29 ans. Le 23 octobre, Blanqui tente de fomenter une émeute qui échoue, et le fera écarter des « vrais patriotes ».

Quelques jours plus tard, hélas, les choses se gâtent encore. On apprend la chute de Metz, en même temps que des pourparlers d'armistice.

Paris se cabre, et les agitateurs en profitent.

Blanqui (encore lui...), Delescluze, Flourens, Floquet, prennent leur tête et envahissent, le 31 octobre, l'Hôtel de Ville, où, pour la première fois va retentir le cri de : « Vive la Commune ! »

Georges Clemenceau n'a pas voulu participer à cette ma-



nifestation insensée, au cours de laquelle, le général Trochu et Jules Favre ont été, pendant plusieurs heures, prisonniers. Il s'est contenté d'afficher son sentiment, avec une concision suffisante mais sans susciter le désordre :

*« La Municipalité du 18<sup>e</sup> Arrondissement proteste avec indignation contre un armistice que le Gouvernement ne saurait accepter sans trahison ».*

Et puis, peut-être déçu, peut-être aussi parce qu'il se sent débordé, il songe à démissionner, puis se ravise. Il a un lourd devoir à remplir.

Les élections ont d'ailleurs lieu peu après, le 6 novembre, et ce scrutin le confirme dans ses fonctions de maire, avec, pour adjoint : Lafont, Dereure et Jaclart. Ces deux derniers joueront un rôle plus que suspect, lors des événements du printemps suivant.

Sa proclamation du 10 novembre est simple, et déjà bien dans son style :

#### MAIRIE DU 18<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT

*Citoyens,*

*« Vos suffrages librement conférés nous imposent de grands devoirs. Nous nous efforcerons de les remplir.*

*« L'heure des sacrifices va sonner. Par votre abnégation républicaine, par votre patience obstinée dans les longues épreuves noblement supportées, vous assurerez le salut de la Patrie.*

*« Vive la France,*

*« Vive la République. »*

Paris, le 10 novembre 1870

*les adjoints :*

J.-A. LAFONT

S. DEREURE

(JACLART, empêché)

*le maire :*

G. CLEMENCEAU

Ce n'est plus « l'appel aux armes » du 23 septembre, ni la flamme de l'enthousiasme. Clemenceau voit clair : la situation est fort grave et Paris va connaître des jours affreux.

Il n'oublie pas cependant tout ce qu'il a laissé là-bas, en Vendée. On a retrouvé, bien longtemps après, une lettre de lui, expédiée « par ballon monté », datée du 19 décembre 1870, mais qui n'est jamais parvenue à sa destinataire, sa jeune épouse. Lettre conservée au Musée Clemenceau, écrite en anglais, bien sûr, mais touchante par les sentiments qu'elle exprime, et dans laquelle, pensant à son « baby », il dit quelle serait sa joie de revoir Féole, c'est-à-dire l'Aubraie <sup>(1)</sup>.

L'investissement de Paris s'est poursuivi, avec méthode. Si, dans la capitale, la défense s'est organisée, de leur côté les Prussiens ont soigneusement complété les opérations du siège. De part et d'autres, on a livré des combats meurtriers sans résultat. Bientôt, le froid, la famine, le bombardement auront raison de l'obstination et de l'héroïsme des parisiens. Après l'échec des tentatives pour briser l'encerclement : Montretout, Buzenval... il n'y a plus d'espoir.

Paris capitule, et le 28 janvier 1871, c'est l'Armistice. Cependant, si l'on veut comprendre ce qui va suivre, il faut noter, dès maintenant que la capitale a, depuis quatre mois, vécu « en vase clos », totalement isolée de la province.

On procède aux élections législatives le 8 février, et pour la première fois, Georges Clemenceau est élu député de Paris. L'Assemblée Nationale se réunit le 13 février, à Bordeaux, au Grand Théâtre, sous la présidence de Grévy, Thiers étant « chef du pouvoir exécutif », car il est entendu que la France choisira plus tard ses institutions définitives.

Le premier contact du jeune député avec le Parlement semble bien avoir été de réserve et de prudence. Cela se

---

(1) Le premier de ses trois enfants, une petite fille, Madeleine, née la même année. Thérèse et Michel viendront au monde, en 1872 et 1873.

IMPRIMERIE LUSSAUD FRÈRES

*9, rue des Loges*

85 - FONTENAY-LE COMTE

---

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1967

n<sup>o</sup> 950-734

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

